

Enquête dans La Ville Close

par Madina Diop

Je suis un enquêteur. J'habite à Concarneau, et autant vous dire qu'il ne s'y passe pas grand-chose. Les journées sont paisibles, il n'y a jamais un vol, un crime, bref, pas de boulot. Je vis dans un appartement sous les toits, car c'était le seul logement qui restait et qu'il n'était pas cher. Mais je m'en fichais un peu, il y avait une belle vue sur la mer et la Ville Close, et puis on s'y sentait bien.

Aussi, ce jour là, en fin de matinée, j'étais allongé dans mon canapé devant un film policier. Les voyous venaient juste de crier « 22, v'là les flics ! » que la sonnette retentit. Je me levais et me dirigeais vers la porte. Quelle surprise de découvrir Jacques, mon ami. Il travaillait lui aussi dans la police en tant qu'officier et il ne quittait jamais son uniforme. Il était né en Centre Afrique. Sa mine était inquiète, lui d'habitude si joyeux.

« _ Georges, il y a eu un meurtre. Déclara-t-il du tac au tac.

_ Où ?...Quand ?.... Demandais-je, perplexe.

_ Une femme. Elle a été retrouvée ce matin, noyée dans la rade de Concarneau et son corps porte des traces de coups et de lutte. »

Je courus enfiler mes chaussures et mon manteau et me dépêchais de sortir, mon ami sur les talons.

Nous nous rendîmes aussitôt à la morgue. Là-bas, un médecin portant son habituelle lampe sur le front nous accueillit avec un sourire forcé. Il nous conduisit dans la salle d'autopsie, où le corps de la femme reposait, inerte. Je grimaçais et Jacques quant à lui préféra ressortir, incommodé par l'atmosphère macabre.

Mr. Porton, un autre enquêteur, était déjà entrain de d'observer le corps. Je n'aimais pas Porton. Il portait une drôle de casquette verte, avait de gros sourcils et sa bouche était

continuellement déformée par un rictus. Mais je n'étais pas malpoli, aussi le saluais-je comme il se doit.

« Bonjour, Mr. Porton. »

Celui-ci ne prit pas la peine de me répondre. Agacé, je me dirigeais vers la table d'autopsie et observais le corps à mon tour. Le visage de la femme était boursoufflé et bleu. Sa gorge était gonflée. En effet, son corps portait des traces de lutte. Sur une autre table, des vêtements, sûrement ceux de la femme, gisaient. Un manteau rouge-bordeaux tombait en lambeaux. Un morceau s'était détaché. Je le récupérais. Il était humide et sentait le poisson et les algues. Je me tournais et me rendis compte que Porton avait lui aussi pris un morceau du manteau, et celui-ci était rangé dans sa poche. Je le pris par surprise en le lui enlevant. Il se retourna.

« Que mijotez-vous encore, Georges ? Demanda-t-il d'un ton sec.

_ Rien de spécial, mais, dites moi, vous volez des bouts de manteau maintenant ?

_ Non, mais il faut bien qu'un expert l'étudie ! »

Je lui rendis son morceau, en notant que le sien était parfaitement sec et sentait bon. Puis me tournais et déclarais.

« Eh bien, monsieur le médecin, qu'avez-vous découvert sur ce corps ? »

Le médecin déclara :

« Rien d'intéressant à part les marques de lutte. Le tueur était un professionnel car il n'a laissé aucune empreinte, il devait porter des gants. Si l'on en croit les vêtements et les bijoux de créateurs, la victime devait être plutôt fortunée, il pourrait s'agir d'un crime ciblé. »

Mr.Porton dit alors qu'il n'y avait rien d'autre à apprendre ici et qu'il ferait mieux d'aller trouver d'autres indices. Je m'apprêtais à le suivre quand le médecin me retint et me souffla :

« Je n'ai pas trop confiance en ce Mr.Porton. Je pense donc qu'il serait préférable de vous faire part de mes soupçons : Il travaillait pour cette femme en tant qu'enquêteur privé. Il

devait toucher une belle somme d'argent, alors peut-être aurait-il commis ce meurtre pour s'accaparer toute la richesse de cette femme ? »

Je rejoignis Jacques à l'extérieur de la morgue, et lui rapporta les soupçons du médecin. Nous convînmes ensemble que le tout aurait pût coller mais que Porton aurait pu gagner plus en travaillant plus longtemps pour la victime ? Nous sortîmes pensifs de la morgue.

Quelle désagréable surprise quand nous aperçûmes une journaliste descendre de sa voiture. Je n'aimais pas ces gens, faisant tout pour soutirer des informations et nuisant malgré eux à l'avancée des enquêtes. Jacques persiffla :

« J'espère qu'on l'aura pas dans les pattes, celle-là. »

Trop tard. La journaliste se tourna, nous aperçut et se dirigea à grand pas vers nous en faisant des signes. Elle était munie d'une paire de lunettes, d'un carnet et oh malheur, d'un stylo. Je soufflai à mon ami :

« Ignore-la.

_ Bonjour messieurs. Vous travaillez sur le récent drame ? Puis-je avoir plus d'informations ? Pouvez-vous m'emmenez sur les lieux du crime ? Avez-vous une idée de l'auteur du meurtre ? Demanda la journaliste

Et bla bla bla et bla bla bla... Je levais les yeux au ciel. Et du tac au tac, lui déclarais :

« Et si vous vous taisiez et commenciez par nous donner votre nom ? »

Ma réplique cinglante la fit taire. Elle me toisa durement. Et changea de ton.

« Mme Lacase. »

« Bien Mme, si vous voulez bien nous suivre nous nous y rendions justement. »

Celle-ci acquiesça sans dire mot, mais ses yeux lançaient des éclairs.

« Le corps à été retrouvé ici, et d'après les indices, on l'a poussé du haut des remparts de la Ville Close. » Déclara un policier.

Je me trouvais sur les lieux, et furetais dans tous les coins. Mr. Porton faisait de même, mais sur les remparts. Le tueur avait bien fait son travail. Aucune trace, il était indétectable. Une colère sourde bouillonnait en moi. Jamais je n'avais été stoppé sur une enquête. En plus, Mme. Lacase posait des questions à longueur de temps.

Quand Mr. Porton revint en déclarant qu'il n'avait rien découvert, je me décidais à me rendre dans la maison de la victime, espérant y trouver plus d'indices. Jacques quand à lui, décida de rester sur place avec les agents de la Police Scientifique, me laissant partir seul.

La maison était grande, spacieuse avec vue sur la mer, à Trévignon. Je me trouvais dans le bureau, continuant mes investigations. Comme je fouillais, je découvris enfin quelque chose d'intéressant. Un *testament*.

Je ne m'attendais pas à une si grosse fortune, mais je tenais peut-être là un mobile. Ce testament me sera utile. Mon téléphone se mit à sonner. Je décrochais. C'était Jacques.

« Georges ! On a découvert que la victime avait un fils, Lucas Ravillac, un jeune garçon cancéreux. Il est actuellement à l'hôpital. »

« Je mis rends tout de suite ! »

Arrivé à l'hôpital, je me dirigeais vers l'accueil et demandais à voir Lucas.

« Désolé, dit poliment l'infirmière, mais Lucas ne peut recevoir personne en ce moment, il est trop faible.

Je lui montrai ma carte de police et insistais-je. L'infirmière eut un sourire navré.

« Je suis désolée, mais je vous le répète, Lucas Ravillac ne peut pas avoir de visite maintenant.

« C'est en rapport avec sa mère. Elle est décédée ce matin. » Déclarais-je.

La jeune femme blêmît. Elle consulta son ordinateur.

« Attendez 5 minutes sur ce banc, j'arrive. »

Je m'assis, et pris un journal. Quelques minutes plus tard, l'infirmière revint, le visage fermé.

« Il peut vous accueillir, mais pas plus de 10 minutes, c'est bien compris ? »

J'acceptais la condition et me rendis dans sa chambre. Lucas avait des cheveux longs et blonds, des yeux bleus et un teint pâle. Des tâches de rousseurs parsemaient son visage. Je m'attendais à quelqu'un de plus âgé, aussi je fus étonné quand je découvris qu'il n'avait que 12 ans. Je pris un ton doux et lui annonça que sa mère avait été retrouvée noyée ce matin. Triste, au bord des larmes, il commença alors son récit.

« Ma mère fumait et buvait quand elle était enceinte. Aussi, depuis que je suis né, je ne connais que cette maison, dit-il en montrant d'un geste sa chambre d'hôpital. Ma mère me rendait visite tous les jours. Elle aussi était malade. Faute de quoi ? Je n'en sais rien. Mais elle travaillait quand même, sans se rendre compte que son état s'aggravait. Etant dans la finance, elle avait un détective à son service pour enquêter sur ses clients. Je crois qu'il se nommait Mr. Porton et qu'ils avaient un différend sur une affaire en cours. Finalement, elle le renvoya sans le payer. Et quand elle a su qu'elle allait mourir bientôt, elle a rédigé un testament... Vous croyez que c'était un accident ?

Lucas pleurait. Moi, pendant ce temps, je voyais les pièces du puzzle s'assembler peu à peu.

Mr. Porton possède un morceau de manteau sec et propre alors que le manteau et gorgé d'eau. Il n'est plus payé par Mme. Ravillac. Il veut son argent. Toute la fortune de Mme. Ravillac va vers Lucas, cancéreux et à moitié mort. Une personne qui sera facilement écartable.

Mr. Porton a dû donner rendez-vous à Mme. Ravillac. Elle accepte. Elle attend en haut du rempart, inconsciente du danger qui la guette. Mr. Porton s'approche, il l'attrape, la soulève, la fait tomber... Entretemps, un morceau de son manteau s'est déchiré, et il reste accroché au sien... Ensuite, Mr. Porton n'a plus qu'à détourner l'argent.

Tout collait. Des milliers, non, des millions d'euros rien que pour Mr. Porton. Maintenant, il fallait détourner son attention et le prendre au piège...

Lucas me ramena à la réalité. Il était pris d'une grosse quinte de toux quand l'infirmière rentra dans la chambre et me pria de sortir. J'acceptais et me demandai comment j'allais attirer Mr. Porton sans qu'il ne se doute de quoi que ce soit. Je pourrais lui faire croire que je connais « l'auteur du crime » mais il est intelligent. Il comprendrait aussitôt que je le soupçonnais. Mais cela valait le coup d'essayer, non ? Aussi, je me rendis dans une cabine téléphonique, composait le numéro de Mr. Porton et attendit.

« Allô ? demanda-t-il. Qui est à l'appareil ?

« Monsieur, c'est moi, Georges Chanteville.

Le ton se fit sec.

« Que voulez vous, Chanteville ?

« Je voudrais vous voir sur le rempart de La Ville Close. Je connais l'identité du coupable.

Répondis-je.

« Hum, oui, j'arrive... accepta Mr. Porton. Ce soir, à 22h.

« Au revoir, Mr. Porton. »

Et je raccrochais. Il ne me restait plus qu'à être prudent ce soir là.

Un vent froid venu de la mer soufflait du rempart. Mon chapeau maintenu fermement par ma main j'attendais, face à l'océan Atlantique, qui me charriait des odeurs d'algues, d'embruns et de sel. J'entendis au loin les jappements d'un chien errant. La nuit se mêlait à la

mer agitée. La lune, invisible, semblait prête à jouer des tours. « C'est une nuit parfaite pour surprendre quelqu'un, le faire tomber et le tuer en le noyant. » Pensais-je.

Puis une idée m'effleura. Mr. Porton pourrait très bien me pousser sans que je ne le vois arriver, non ? Surtout que je n'étais pas armé. Je m'apprêtais à m'en aller quand une poigne de fer m'attrapa. J'aperçus le visage de Mr. Porton dans la pénombre. Il eut un mauvais sourire. Me fit basculer par-dessus les créneaux.

Je tombais. Ma gorge était serrée, je n'arrivais pas à crier. Je m'écrasais dans l'eau, me débattit, essayait de remonter à la surface, peine perdue. Je coulais, sentant ma dernière heure arriver. Je fermais les yeux.

Je me réveillais en sursaut, devant la télévision allumée. Les voyous venaient de se faire attraper dans mon film. « Un rêve. » Pensais-je. « Ce n'était qu'un rêve. » Je partis me faire un chocolat chaud, encore sous le choc. Ce rêve semblait trop réel. Beaucoup trop. Quand soudain, on sonna. Je me dirigeais vers la porte. J'ouvris. Jacques était devant moi, la mine fermée. Un gros doute s'insinua en moi. Il se confirma quand Jacques déclara :

« Georges, il y a une affaire urgente. Une femme a été retrouvée noyée...

« Dans la rade de Concarneau, je sais, Jacques. Et je pense déjà avoir une idée du coupable...

Lui dis-je. Laisse-moi juste le temps de me préparer !

FIN